



L'hiver indien

Démantelées, les barricades se sont reconstituées ailleurs. Dans les familles. Dans les mentalités.

par Marie-Thérèse Ribeyron

Au premier coup d'œil, aucune cicatrice n'est apparente. Juste avant d'arriver, en passant devant la Trappe, enchâssée dans les arbres et les collines, on voit scintiller les eaux du lac derrière les vergers et les prairies vallonnées. On retombe sous le charme. La magie d'Oka semble intacte, et les voyeurs venus depuis septembre faire le plein d'images de guerre et de dévastation sont repartis bredouilles. Le désormais célèbre terrain de golf s'est fait greffer un gazon prêt à verdoyer au printemps. Sur la route 344, aucune trace de la tranchée qui a séparé Kanesatake du village d'Oka. Le bitume est neuf. La ligne jaune fraîchement repeinte.

PHOTOS ROGER LEMOYNE

Mais Lise David n'a pas fêté Noël en famille. Sa mère et son frère sont

membres du Club de golf d'Oka. Son mari mohawk a monté la garde sur les barricades. Alors, on ne se parle plus. Ses enfants de cinq et neuf ans ne comprennent pas pourquoi ils ne peuvent plus voir leur grand-mère.

Dans la vie des habitants d'Oka et de Kanesatake, l'été indien dure encore. «Au printemps, tout sera oublié», disent les rares optimistes. Rien n'est moins sûr. Certains parlent d'années, d'autres d'une génération.

Avant, 3000 Blancs et 1200 Mohawks cohabitaient sur un territoire découpé comme un damier. Une centaine de Mohawks habitaient le village, d'autres les rangs, la majorité étant regroupés à Kanesatake, en français, «en haut de la côte».

Nées de cet entrelacement territorial, de nombreuses amours s'étaient

transformées en mariages mixtes. Des amitiés fleurissaient, souvent enracinées dans l'enfance, même si certains Blancs avalaient de travers chaque fois qu'un Indien ne payait pas de taxe, même si certains Indiens voyaient chaque nouveau fermier Blanc comme un occupant.

A 30 minutes du stress de la grande cité, Oka semblait incarner une certaine idée de l'harmonie. Village tranquille allongé entre le lac des Deux-Montagnes et une colline hérissée de pins centenaires, Oka a toujours vécu au rythme des saisons qui amenaient des centaines de milliers de touristes, venus cueillir des pommes, lever la voile ou s'affaler sur la plage du parc Paul-Sauvé. L'été dernier, tout a basculé.

«C'est comme un tremblement de terre. Tu vois tout s'écrouler autour de toi», soupire Louise Beaulne, native

Il suffit du vrombissement d'un hélicoptère et les pouls s'accroissent. « Quand on voit une voiture de police arrêter dans le rang, ça prend tout pour ne pas courir. »



Walter et Lise David avec leur fille Julianne. On ne voit plus grand-mère.



Louise Beaulne. « Partir, ça serait déraciner un arbre. »

d'Oka et propriétaire avec son mari du restaurant Clémentine.

Il suffit du vrombissement d'un hélicoptère et les pouls s'accroissent. « Quand on voit une voiture de police arrêter dans le rang, ça prend tout pour ne pas courir dehors leur demander ce qui se passe. Avant, il en passait une aux trois mois; maintenant c'est 10 par jour », dit Nicole Varin, propriétaire d'une ferme située juste derrière Kanesatake.

A Kanesatake comme à Oka, la crise a ouvert le rideau sur une division plus oppressante que les barricades: le racisme. « Avant on était tous pareils. Quand on a commencé à parler d'autochtones et de non-autochtones, le racisme venait de s'installer », ajoute Nicole Varin.

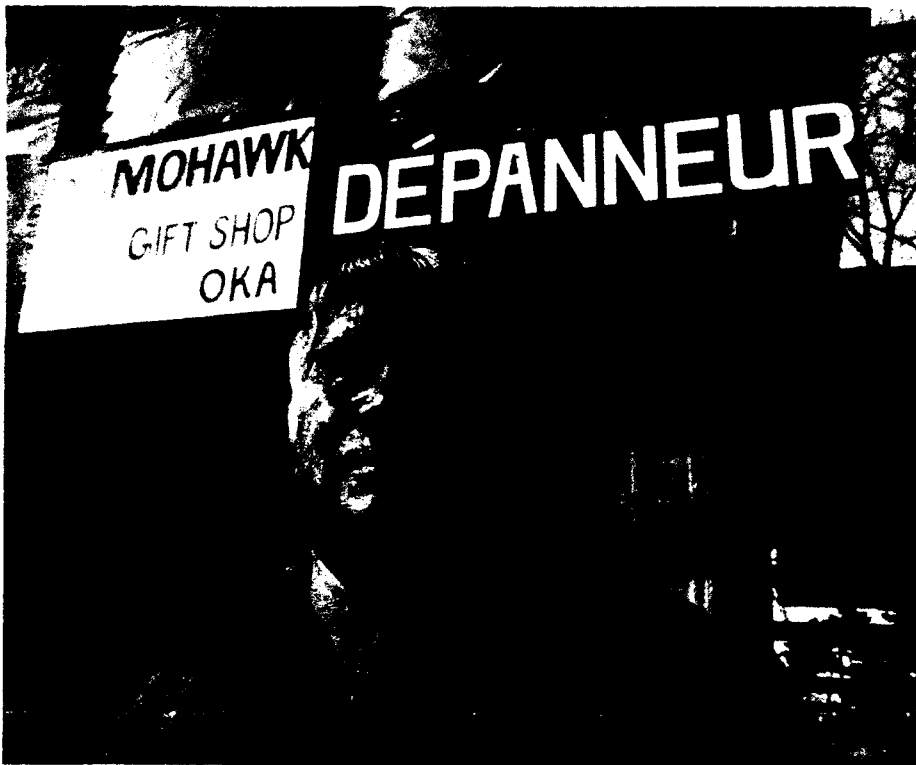
Une mère déclare péremptoirement qu'il n'est plus question que ses enfants jouent avec des « sales Mohawks ». Le propriétaire du Bar de la Marina lance qu'il ne veut plus voir un « sauvage » dans son établissement. Un conseiller municipal confie: « J'ai toujours vécu avec eux, à l'école, dans les sports. Nous allions à la pêche ensemble. Je suis devenu raciste et pas un individu ne me fera changer d'avis. Le temps peut-être... »

Des blancs de Kanesatake se plaignent d'actes de vandalisme à répétition, de sacs d'ordures constamment renversés. Des jeunes d'Oka dans la vingtaine n'en peuvent plus d'entendre leurs anciens amis Mohawks qui les « écoèrent », disent-ils, en jouant les invincibles héros warriors: « Aye, on a tenu le Québec et l'armée avec une vingtaine de personnes. La prochaine fois, on va faire pire. » Les trois quarts des habitants blancs du « damier » de Kanesatake veulent déménager.

La majorité des Mohawks ne mettent plus les pieds au village. Ils préfèrent effectuer leurs achats dans les villages voisins de Saint-Placide et de Deux-Montagnes. « L'an dernier j'ai rénové mon commerce et ma maison. J'ai acheté tous mes matériaux à Oka. Je n'irai plus y acheter un clou. Il faudrait être fou pour aller chez des gens qui ont signé des pétitions contre nous », dit Matthew Etienne, propriétaire d'un dépanneur mohawk dont les ventes ont considérablement augmenté. « Je suis incapable d'aller à Oka, je suis trop en colère », dit Lise David.

Une minorité continue de « descendre au village » malgré les regards noirs, le silence chargé et les réflexions parfois insultantes. Mais ils boycottent systématiquement certains commerces, notam-

Des familles entières ne se parlent plus. Sur les barricades, on a vu un couple s'engueuler et se séparer. Le mari refusait de se joindre à sa femme et à ses enfants, sur le front.



Matthew Etienne. «Je n'achèterai plus un clou à Oka.»

ment l'épicier Métro qui affichait encore, en décembre, cet écriteau: « On ne sert pas les autochtones ». Les Mohawks se promettent d'ailleurs de réduire globalement leur dépendance envers les Blancs, en construisant un hôpital, un centre culturel et leur propre centre commercial.

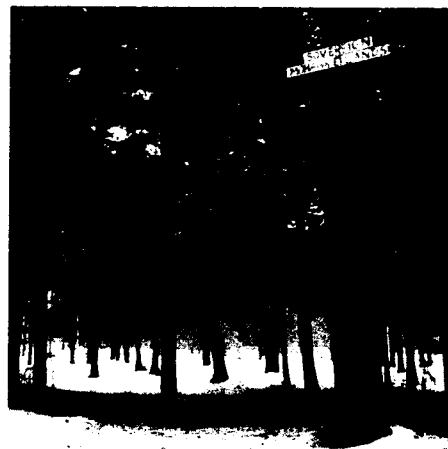
La complicité des enfants et des adolescents semble avoir résisté à la contagion. Un père d'Oka constate que ses jeunes de 15 à 18 ans continuent de fréquenter leurs amis Mohawks. Mais un petit Métis de six ans répète à tous: « Je ne suis pas Indien. » Et un garçon blanc de neuf ans a récemment décrit dans une composition une scène futuriste où il se voyait brûlant tous les Indiens.

Parmi les Blancs, la crise n'est évoquée que de biais, presque par grognements. La confrontation a tué la conversation. Le sujet est interdit dans les écoles. Plusieurs refusent de l'aborder avec un étranger. C'est le cas du pharmacien ou du médecin, qui traversaient régulièrement les barricades pour voir aux besoins médicaux des Mohawks. Crainte de blesser, de perdre une clientèle, peur des représailles. La vitrine de l'antiquaire a été fracassée, des voitures saccagées.

« Je n'ai plus le courage de dire ce que je pense. J'ai reçu des menaces de mort »,

dit une femme du Mouvement de défense de l'environnement, qui a appuyé les revendications des Mohawks.

« En haut de la côte », c'est le contraire. Les langues se sont déliées. Chaque Mohawk ressasse son drame personnel, expose sa blessure pour mieux expliquer sa rage. « Les enfants n'oublieront pas », dit Éliane Gabriel, une Française mariée à un Mohawk depuis 27 ans. Plusieurs jeunes enfants ont été séparés de leurs



La pinède tant contestée. «L'air n'y est plus aussi pur.»

parents pendant deux semaines après que l'armée eut « refermé le périmètre » autour des Warriors. Un garçonnet de 10 ans affirme avoir été malmené par un des policiers qui fouillaient systématiquement les autobus d'écoliers. À l'école de Kanesatake, les enfants sont terrifiés lorsqu'on mentionne ceux qu'ils appellent les « Suresettes du Québec ». Seul un gamin garde un agréable souvenir des « gentils » soldats qui lui ont offert un gâteau d'anniversaire.

Plus que la présence des Warriors et l'affaire du golf, l'assaut du 11 juillet a réveillé le nationalisme amérindien. La section de la pinède où il a eu lieu prend des allures de terre maudite. « L'air n'y est plus aussi pur, confie une quinquagénaire. Il y a eu du sang. »

Une jeune femme de 20 ans à peine remise d'une césarienne fut arrêtée à un barrage de la SQ et, dit-elle, « obligée brutalement à se pencher sur la banquette ». « En me faisant agresser, j'ai pris conscience de mon identité, de l'importance de notre territoire. Je me sens plus forte qu'avant », avoue-t-elle. Elle n'est pas la seule. Des autochtones qui vivaient à Oka, mariées à des Blancs, reviennent maintenant à Kanesatake, pour défendre un héritage qu'elles avaient presque oublié.

La dissension s'étend aussi à l'intérieur de chacune des deux communautés. La méfiance empoisonne le climat social, insidieuse, destructrice. Parmi les Blancs d'Oka, les défenseurs de l'environnement et les conseillers municipaux, les pro et anti-Mohawks s'affrontent. Quelques modérés essaient de ménager la chèvre et le chou. Une majorité se terre dans un silence prudent.

À Kanesatake, les divisions politiques se sont aiguës entre traditionalistes et partisans du Conseil de bande. On s'engueule entre pacifistes et radicaux. Entre « défenseurs du territoire » et décrocheurs. On condamne ou on approuve l'appel aux « guerriers de la Confédération ». Loquaces, les Mohawks se taisent d'ailleurs dès qu'on prononce le mot Warriors. C'est le tabou. On signale des bagarres fréquentes entre Mohawks.

« Le plus difficile à vivre est encore la division entre nous. Entre frères et sœurs, entre parents et enfants », déplore une femme mohawk. Des familles entières ne se parlent plus. Sur les barricades, on a vu un couple s'engueuler et se séparer. Le mari refusait de se joindre à sa femme et à ses enfants, sur le front.

Le souvenir de l'été serait plus suppor-

table s'il ne projetait pas son ombre trouble sur le futur immédiat de chacun. L'incertitude interdit toute vision d'avenir. Personne n'ose faire de projets. Des gens réclament une inexistante carte du territoire – le nœud du problème – pour clarifier les choses: «On est obsédé par la crainte de ne plus être chez nous», dit Harold Varin, sur sa terre, défrichée jadis par son grand-père.

«Partir ça serait déraciner un arbre qui ne survivrait pas, ajoute Louise Beaulne. Quand un jeune Mohawk de 19 ans vient te dire que t'es pas chez toi, tu te dis que tu as travaillé toute ta vie à la sueur de ton front pour bâtir ta maison et ton commerce.» Les arguments des Mohawks ne sont pas moins pointus, eux qui «se sont fait grignoter leur territoire sans arrêt jusqu'à ce qu'ils crient c'est assez!», tonne Eliane Gabriel.

L'hostilité n'est heureusement pas totale. Des amitiés indéfectibles ont traversé l'épreuve. Pendant la crise, Louise Beaulne téléphonait souvent à ses amis Mohawks. Elle raconte que les mots se mêlaient aux sanglots, à la peur que ne se rompent des liens longuement tissés, au malaise devant le gouffre d'incompréhension subitement ouvert.

«Je revois tous mes amis Blancs. J'essaie de montrer l'exemple dans ma vie quotidienne», dit Allen Gabriel, un Mohawk.

Dès octobre, un repas de retrouvailles organisé par des femmes mohawks a réuni 650 personnes dont une centaine de Blancs. Puis, en décembre, autour d'un arbre de Noël mohawk, 350 personnes se sont réunies, y compris des Mohawks pro-Warriors et des Blancs dont la résidence avait été saccagée.

Un mouvement s'ébauche. Un désir de coexistence. Selon Michel Beaulne, de la Chambre de commerce d'Oka, la crise a agi comme un révélateur. «Avant, on était deux peuples côte à côte. On ignorait l'autre. Aujourd'hui, on voudrait devenir solidaire. Se développer ensemble.»

Le Mohawk Matthew Etienne résume l'état d'esprit de ces éclaireurs de la réconciliation: «Le futur est dans les mains des gens, dit-il. Vont-ils pardonner?» Le mot – «pardon» – est lâché. Il revient constamment, dans la bouche des Mohawks comme dans celle des Blancs. Mais pardonner quoi, et à qui? Car rien n'est réglé, ni le territoire, ni le statut des autochtones. L'été indien a mis un terme à la quietude d'Oka, sans offrir de balises pour un nouvel équilibre. Difficile de reconstruire des ponts, lorsque la rivière n'a pas encore fait son nouveau lit.

Pour Walter David, un des combattants des barricades, Oka est à la croisée des chemins, entre «le commencement d'une longue bataille ou d'une belle relation avec la communauté blanche». Car, ajoute-t-il, «ce n'est pas la fin de la crise, ce n'est que le commencement». ■